

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

Communication en Question

www.comenquestion.com
n° 9, Novembre / Décembre 2017

ISSN : 2306 - 5184

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

Violence and street culture in the district of Abidjan: Case of children called "microbes" in the municipality of Abobo.

1

Okon Marguerite KOFFI-DJAH
Assistante
Université Félix Houphouët-Boigny
djahmarguerite@yahoo.fr

Résumé :

Cet article analyse les modes de fonctionnement et les enjeux d'une nouvelle forme de culture de la rue que véhicule le phénomène des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo. Dans sa dynamique, ce phénomène se présente comme une construction sociale qui génère une culture caractérisée par la violence. La méthode historique et la théorie de la transmission culturelle ont mis en évidence les opportunités qui renforcent sa propagation. Les instruments de recherche (entretiens de groupe et entretiens individuels) ont été mobilisés. S'agissant des modes, la dynamique du groupe, les normes adaptées et la codification de la structure hiérarchique renforcent la prolifération de cette culture. Concernant les enjeux, ils s'expliquent par la quête de reconnaissance sociale, la voie de solidarité et de protection, et le nouveau modèle de réussite sociale. Cette culture justifie l'émergence du pouvoir des « microbes » faiblement dotés en capital culturel et économique.

Mots-clés : enfants microbes, culture de la rue, réussite sociale, normes, apprentissage

Abstract:

This article focuses on the modes of operation and the issues of a new form of culture of the street convey by the phenomenon of children called "microbes" in the municipality of Abobo. In its dynamics, this phenomenon arises as a social construct that generates a culture characterized by violence. The historical method and the theory of cultural transmission have highlighted the opportunities that strengthen its spread. The research instruments (the documentary research, the interview guide) were mobilized. In terms of modes, the dynamics of the group, the adapted norms and the codification of the hierarchical structure reinforce the proliferation of this culture. Concerning the issues, they are explained by the quest for social recognition, the way of solidarity and protection and the new model of social success. This culture justifies the emergence of the "microbes" power, weakly endowed with cultural and economic capital.

Keywords : microbes' children, street culture, social success, norms, learning.

Introduction

Statistiquement, la violence chez les jeunes remonte à la fin des années 1950. Cependant, elle connaît une forte accélération vers la fin des années 1970. Depuis lors, l'on constate la recrudescence d'une délinquance violente et d'agressions gratuites commises individuellement ou en groupe par des adolescents de plus en plus jeunes, et pour des motifs rationnellement inexplicables (Cusson, 1992). Cette « révolte sociale », selon les termes de Dubet (2001), a fait l'objet de plusieurs études. Les facteurs criminogènes associés à cette forme de délinquance violente, selon les auteurs, revêtent une multiplicité de dimensions. La Côte d'Ivoire n'est pas en marge de cette réalité. Avec une population estimée à 23 865 564 habitants en 2016, dont la moitié a moins de 20 ans, le district d'Abidjan à lui seul compte 4 707 404 habitants et concentre les foyers de la violence sociopolitique qui affectent le pays depuis plus de 10 ans¹.

3

En effet, depuis la fin des années 1960, Abobo a connu différents surnoms supposés refléter la conjoncture sociale, économique ou politique qui y prévaut : « Abobo-la-Guerre », « Abobo-Bagdad-City » ou encore plus récemment « Abobo la martyre ». L'évolution dans la dénomination de cette commune manifeste une constante dans les imaginaires, Abobo semble représenter l'un des principaux épicycles de la violence à Abidjan, avec le phénomène des « microbes ».

Né au lendemain de la crise post-électorale de 2011, le phénomène dit des enfants « microbes » a aujourd'hui pris de l'ampleur en Côte d'Ivoire. De façon largement admise au sein des populations, c'est dans la commune d'Abobo que ce phénomène est le mieux structuré et implanté, avant de se répandre dans d'autres zones de l'espace urbain abidjanais et au-delà.

¹Atlas des populations et pays du monde, Côte d'Ivoire, Populations Data.net, 16/11/2016.

Il est reconnu parmi les populations que la trame du film *La Cité de Dieu*², sorti en 2002 va donner une configuration particulière à ces affrontements de rue. Ce film, qui a marqué les esprits à Abidjan, montre la lutte pour le contrôle des territoires dans les favelas brésiliennes. Le terme de « microbe » y était employé pour désigner les groupes de cadets sociaux, qui vont finir par renverser les plus âgés. Cette appellation ainsi que les modes opératoires de ces gangs vont inspirer les bandes évoluant déjà à Abobo.

En Côte d'Ivoire, parler des « microbes », c'est faire référence à un certain type d'enfants en conflit avec la loi qui adoptent la voie du banditisme comme moyen de subsistance et d'affirmation de soi. Kouamé et Moltès (2015), expliquent qu'il s'agit d'un phénomène criminel de bande, comme il en existe dans plusieurs grandes villes du monde. Ils rappellent que ce phénomène n'est pas nouveau pour ce qui concerne Abidjan, mais que la nouveauté réside dans l'influence des crises politico-militaires récentes. Abobo, particulièrement se caractérise par un tissu social précaire.

Sa population compte parmi les catégories les plus fragiles du pays d'un point de vue économique. Le taux de chômage y est particulièrement important (20% en 2011 par exemple) en comparaison des chiffres nationaux (11% pour l'ensemble du pays et 13% pour les zones urbaines en 2011) selon l'AGEPE (2013). Par ailleurs, ces chiffres officiels incluent des emplois particulièrement précaires (occasionnels, en dessous du SMIG³) et informels. Les jeunes sont les premiers touchés par le chômage et les emplois précaires. A titre d'exemple, le chômage touchait 27% des jeunes de 29 ans et moins en 2011 contre 19% en milieu urbain ivoirien. A contrario, 9,5% des adultes de 30 ans et plus étaient touchés par le chômage à Abobo en 2011 (Kouakou et Koba, 2015).

Sans qualification, de nombreux jeunes s'orientent vers les activités, les commerces illégaux et lucratifs. Ainsi, Abobo est devenu le siège d'une

² *La Cité de Dieu*, coréalisé par Fernando Meirelles et Kátia Lund, 2002.

³ Salaire Minimum Interprofessionnel Garanti (SMIG). Il s'élevait à 36 607 FCFA en 2011 et 2012. Il est ensuite passé à 60 000 FCFA en 2013.

économie de la violence, organisée autour du trafic de substances psychotropes et autres marchandises illégales. On y dénombrerait plusieurs centaines de lieux de consommation et de vente de drogues, appelés « fumoirs»⁴.

La culture de ghettoïsation des quartiers populeux de la commune fait d'Abobo une cité dortoir, un terreau fertile d'une culture de violence qui génère des marginaux (Bonnassieux, 1987) au rang desquels se trouvent les enfants dits « microbes ». Dans sa dynamique, ce phénomène de « microbes » se présente comme une construction sociale qui génère une nouvelle forme de culture de la rue, caractérisée par la violence, l'observance de normes, avec des agents socialisateurs comme modèles d'autorités. Un modèle de culture qui semble répondre à des attentes au vu de sa structuration.

Il convient de relever que la plupart des écrits précédents ont mis en lumière les facteurs explicatifs du phénomène, son impact dans le corps social, les stratégies de lutte déployées pour l'éradiquer. Les écrits sur l'approche compréhensive semblent insuffisants. Or, selon Weber (1965) l'explication d'un phénomène social se saisit dans la signification que les individus donnent à leurs actes. Ce qui veut dire que les conduites humaines sont intentionnées et inspirées par des représentations, marquées par des enjeux. L'explication doit en tenir compte ; elle doit devenir compréhension. Cette approche est valable dans la compréhension du phénomène des enfants dits « microbes » qui est une "infection sociale" afin de poser un diagnostic plus efficace.

Dans cet esprit, le présent article se propose d'analyser les modes de fonctionnement et les enjeux de cette nouvelle forme de culture de la rue qui semble entretenir la recrudescence du phénomène des enfants dits « microbes ». D'où les interrogations suivantes :

⁴ « Lutte contre la drogue: Plus de 400 fumoirs découverts à Abidjan » in Revue de Presse du Ministère du commerce, de l'artisanat et de la promotion des PME, 17 novembre 2014.

- Les normes conférées à cette nouvelle forme de culture que véhicule ce phénomène n'expliquent-elles pas sa propagation?
- Les enjeux liés à la pratique de cette nouvelle forme de culture ne renforcent-ils pas sa prolifération?

De ces questions découlent deux hypothèses de recherche :

- Les normes conférées à cette nouvelle forme de culture entretiennent la propagation du phénomène.
- Les enjeux liés à la pratique de cette nouvelle forme de culture en termes d'opportunité renforcent la prolifération du phénomène.

L'étude s'inscrit dans la théorie de la transmission culturelle de Sutherland (1983). Cette théorie énonce et développe un principe d'apprentissage: « le comportement criminel est appris ». Cet apprentissage s'opère dans le cadre de petits groupes intimes. Il porte sur les techniques qui permettent de réaliser les activités délinquantes (c'est-à-dire les motivations, les attitudes et les rationalisations qui sont favorables à l'activité délinquante).

1. Méthodologie

Nous avons enquêté dans la commune d'Abobo pour le fait que le phénomène des enfants dits « microbes » y est le mieux structuré et implanté avant de se répandre dans d'autres zones de l'espace urbain d'Abidjan. Un choix raisonné des zones d'étude a été opéré. Ce sont les quartiers qui concentrent des ghettos: Kennedy, Agbetto, PK18, Abobo derrière rail, y compris le commissariat du 21^{ème} arrondissement et la gare routière ainsi que le commissariat du 14^{ème} arrondissement de police. L'historicisme a été mobilisé. Selon Gingas (1993), il part du principe que l'histoire se répète. Les boucles de causalité qui se succèdent sans cesse se perpétuent dans l'avenir. Cette tradition peut intervenir dans la socialisation des générations montantes. Dans le cadre de notre travail, cette culture de la rue caractérisée par la violence que véhicule ce phénomène des enfants dits « microbes » constitue une menace pour la jeunesse et les

générations avenir. Nous avons effectué une enquête qualitative de type compréhensif basée sur les entretiens individuels et de groupes en tenant compte des caractéristiques sociologiques des groupes d'appartenance. Une diversification le plus possible des sources d'informations a été entreprise afin de mieux éclairer l'objet d'étude. Les hypothèses vont être vérifiées sur une population de référence de 100 enquêtés, choisis selon le procédé de l'échantillonnage aléatoire stratifié et répartis comme suit:

- 30 ex-microbes
- 10 Gnambros
- 15 agents du Centre de Coordination des Opérations Décisionnelles (CCDO)
- 20 agents de la police
- 10 leaders religieux
- 15 responsables du centre socio-éducatif

7

L'organisation de cinq (5) focus group avec un nombre de six (6) participants d'ex-microbes autour des échanges menés à l'aide d'un guide d'entretien a été réalisée. La recherche documentaire et l'observation ont enrichi l'élaboration des différents guides d'entretiens. Au titre des entretiens individuels, des agents du CCDO, des agents des commissariats du 21^{ème} et du 14^{ème} arrondissement de police, les leaders religieux des mosquées ainsi que les responsables du centre socio-éducatif d'Abobo ont été interviewés.

A défaut de pouvoir étudier dans leur totalité des ensembles sociaux, de pouvoir atteindre la totalité des éléments ou des unités constitutives d'un ensemble considéré, on se contente d'échantillon c'est-à-dire d'éléments pouvant représenter l'ensemble appelé l'échantillon représentatif. La technique de l'échantillon aléatoire stratifié consiste à diviser la population cible en sous-groupes homogènes ou "strates", puis à tirer de façon aléatoire un échantillon dans chaque strate ; l'ensemble des échantillons ainsi choisis constitue

l'échantillon final qui sera l'objet d'étude. On a ici un échantillon stratifié non proportionnel. La méthode d'analyse qualitative nous a aidé à comprendre en profondeur les modes de fonctionnement du phénomène ainsi que ses enjeux à partir de l'étude des significations que les acteurs lui ont donné, à partir de leurs propres mots résumés par la suite en récit. Ici, la découverte et la compréhension ont été des éléments essentiels. Les grands thèmes de ces discussions structurent la présentation des résultats du présent article.

2. Résultats

Les résultats portent sur les deux points suivants : les modes de fonctionnement du phénomène, les enjeux du phénomène.

2.1. Modes de fonctionnement du phénomène

Les modes de fonctionnement du phénomène sont construits à partir de la dynamique du "gbonhi", des normes adaptées et de la codification de la structure hiérarchique.

2.1.1.- Dynamique du « gbonhi », "une opportunité"

Les appellations de cette nouvelle forme d'attaque de ces jeunes qui se font appelés "Microbes", "virus" ou "Vohon-Vohon" ont des origines avec des terminologies évocatrices de la nocivité même de leurs actions. De fait, ni le microbe, *vecteur de maladies ou d'infections*, encore moins le "Vohon-vohon", *insecte volant et dont la présence dérange*, ne désignent des réalités positives. Ces enfants sont assimilés aux microbes, aux virus. Cette métaphore médicale pour faire référence à la petitesse de ces êtres vivants, insoupçonnables à l'œil nu mais virulents et nuisibles à la santé du corps social. Elle exprime aussi la taille du groupe.

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

Pour Banégas (2010), le "gbonhi"⁵ est la bande, le groupe ou la famille en "nouchi"⁶. Au-delà de la simple instrumentalisation, le recours à la violence en bande organisée des « microbes » dont l'âge varie généralement entre 7 et 18 ans, précise l'auteur, constitue un nouveau mode de socialisation en rupture avec la hiérarchie sociale traditionnelle et est spécifique à « l'urbanité » des quartiers populaires où les carrières politiques se sont forgées dans la violence de rue. Des "Gnambro"⁷ interrogés sur la question l'expliquent : « *Le "gbonhi", c'est notre grande famille, c'est notre réseau dans nos dégagements⁸. Tous les tontons, les tanties, les vieilles mères sont "crangba"⁹. Dedans on n'est pas seul. On entre à l'âge de CP1 jusqu'à l'âge de terminale, on est élément du "gbonhi"* ».

Les auteurs de la théorie de la transmission culturelle, quant à eux, font la description suivante : une bande ou gang est un groupe d'individus partageant une culture et des valeurs communes engendrées par leur association et le milieu social et urbain où ils vivent. L'un de leurs traits caractéristiques est leur promptitude à employer la violence et à s'engager dans des activités criminelles de nature et d'intensité variables. A cet effet, un ex-chef repentini d'un gang de microbes (du Centre socio-éducatif d'Abobo) nous explique: « *Dans le "gbonhi", on est beaucoup, mais y a place, y a travail pour tous les "mongôs"¹⁰, le petit, le vieil père, tous les jours on fait des coups (...) on se retrouve toujours, on se perd pas. On est toujours devant, en mouvement. On dja¹¹ la foule, tout le monde parle de nous. On ne "fraya"¹² pas devant problèmes (...) on est puissants "mongôs". Voilà pourquoi ça devient beaucoup* ».

⁵ Désigne le « groupe » en argot ivoirien. Ce terme n'est pas spécifique aux groupes de jeunes dits « microbes ». Il est partagé par différents milieux, surtout chez les jeunes (comme les étudiants par exemple). Le *gbonhi* renvoie à la cohérence du groupe et à ses liens de solidarité.

⁶ L'argot des faubourgs d'Abidjan

⁷ Jeunes qui, à l'origine, indiquait à la criée les destinations des minibus aux passagers. Au fil du temps, les Gnambros sont devenus des auxiliaires des syndicats chargés de collecter auprès des chauffeurs leurs cotisations.

⁸ Argot ivoirien qui signifie les attaques, les violences exercées sur les populations

⁹ Argot ivoirien qui signifie « on est là »

¹⁰ Idem, qui signifie « les gens », les « camarades » dans un groupe

¹¹ Idem, qui signifie « séduire la foule », « avoir de la renommée »

¹² Idem, « on ne fuit pas »

Sévir avec des machettes dans les sacs à dos à l'aide des gbakas¹³ reste une technique d'attaque des « microbes ». Le témoignage d'Ismaël, un « ex-microbe » qui avait intégré la bande "Air France" composé d'une quarantaine d'adolescents, apporte l'éclairage suivant: *« Je connais pas école, je ramasse fer à Abobo derrière rail. Ma famille est pauvre. Maman malade est à l'hôpital. Y'a pas l'argent pour la soigner. C'est dans ramassage de fer, que j'ai croisé le gbonhi « Air France » (...) ils m'ont dit de venir, ils vont m'aider. La nuit, on attaque tout le monde. Et on partage ce qu'on gagne, c'est ça qui a sauvé ma maman (...) c'est dans la rue qu'on se cherche ».*

Des auteurs en sciences sociales expliquent que, de simple lieu, la rue peut devenir milieu. Elle est abordée dans les études anthropologique, sociologique, criminologique par le biais de la sous-culture ou de la contre-culture dont elle serait la source et le support. C'est une « contre-culture », en rupture avec les agents et processus classiques de socialisation (l'école, la famille) qui est donnée à voir. C'est le lieu des pratiques délictueuses. La rue secrète dans son bouillonnement des arts de faire nouveaux. Les difficultés du quotidien sont détournées en de nouvelles manières d'être, élevant la « débrouillardise » en norme et se diffusant dans le reste de la vie transformant les rues en des espaces "perfides".

Selon Cohen (1955), les bandes délinquantes se caractérisent par une sous-culture qui inverse les normes, de la culture environnante: La conduite délinquante est bonne, d'après les normes de sa sous-culture, précisément parce qu'elle est mauvaise d'après les normes de la culture environnante. Cette sous-culture est, comme les autres, transmise par une interaction entre les nouveaux membres des groupes (les arrivants) et les plus anciens. Les enfants apprennent à devenir délinquants en devenant membres de groupes dans lesquels la conduite délinquante est déjà établie.

¹³ Minibus privé du transport

Des agents du Centre de Coordination des Décisions Opérationnelles (CCDO) font remarquer : « *Pour garantir leur invulnérabilité, (...) les jeunes sont consommateurs de psychotropes (...)* ». Plusieurs leaders des mosquées, sur la question, déplorent le fait que ces microbes se fournissent également en fétiches¹⁴, sortilèges et talismans en tout genre (bagues, amulettes, ceintures magiques). L'acquisition de ces fétiches est une étape importante dans la trajectoire du jeune vers la violence. C'est ce que précise ce muezzin interviewé: « *(...) Tout ça c'est pour inspirer la peur et le respect, ces enfants- là vont souvent jusqu'au Mali, au Burkina Faso ou au Niger pour obtenir des fétiches (...). Ils font ça pour être forts* ». Les attaques sont également conditionnées par les prophéties des marabouts. Des sacrifices d'animaux peuvent être réalisés avant des «coups». Par ailleurs, des rituels de « lavement » peuvent être réalisés, afin de gagner les combats.

La délinquance en "gbonhi" devient une "opportunité" en ce sens qu'elle développe les liens sociaux du groupe quelle que soit sa taille, et met en exergue cette maxime populaire "*l'union fait la force*", personne n'est lésée dans la redistribution du butin. Cette opportunité implique le respect scrupuleux des normes établies.

2.1.2.- Normes adaptées

Dans un univers où la marginalisation devient une expérience sociale partagée, pour les «microbes», la violence répond à un besoin de se recomposer en l'absence d'une autorité parentale réelle et de se construire en s'inspirant de modèles d'autorité et de réussite qu'offre la rue. La violence devient donc banale et quotidienne. Cette réalité est décrite par Ismaël. Cet ex-microbe susmentionné, orphelin de père, nous relate sa dernière étape d'initiation à sa bande: « *Pour rentrer dans "Air France", je me suis battu avec le chef, pour gagner ma*

¹⁴ Gris-gris, amulette ou potion qui aurait des pouvoirs spéciaux. Il pourrait permettre l'acquisition de l'invulnérabilité.

place et montrer que je suis "kanqué"¹⁵», désignant une large cicatrice sur son coude, souvenir d'un coup de machette asséné par le chef.

Préalablement à ce combat frontal, la consommation de psychotropes et l'acquisition de pouvoir favorisent la construction d'une image mystique. Image, qui défie la loi de la mortalité. En effet, selon cette croyance, si tous les « microbes » disposent des mêmes fétiches, ils jouissent de la même puissance et donc de la même invincibilité. D'où la nécessité de se démarquer pour pouvoir l'emporter sur son adversaire. Les rituels de "lavements" seraient perçus comme ayant des propriétés "anti-balles", et "anti-blessures". Cette pratique explique l'émergence du "pouvoir des microbes". Ôter la vie est l'une des marques distinctives de l'action de ces bandes de jeunes popularisées dans l'opinion publique. Le pouvoir du chef de bande s'établit par ses faits d'armes par lesquels il gagne le respect de ses acolytes. Cette réputation en fait naturellement des meneurs, des figures d'autorité qui fédèrent tous les autres autour de leur personne. Tout manquement aux règles communes est violemment puni afin de conserver la cohérence et l'équilibre du groupe. A titre d'exemple, un Gnambro explique une action punitive: « *Si un élément cache le butin, si le chef découvre après, l'élément risque la mort* ».

Dans ce sens, la violence structure l'identité du groupe et donne une existence à ces adolescents. Le besoin de reconnaissance est bien traduit dans l'acte violent qui cherche à marquer à jamais le corps de la victime d'entailles qui, en cicatrisant, y laisseront des marques bien visibles. Un ex-chef de gang souligne à ce sujet : « *Quand on prend "herbe", on devient dangereux, mortel, on frappe fort et puis on nous respecte (...)* ».

La sociabilité et le recrutement des membres du "gbonhi" reposent ainsi sur un principe fondamental, principe qu'expliquent des Gnambro: « *Nous les gars du gbonhi notre ghetto c'est Agbetto, Abobo derrière rail, Kennedy, gare routière, PK18. Là-*

¹⁵ Argot ivoirien qui signifie « être protégé par des forces mystiques ».

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

bas, y a pas route, on est beaucoup et on vit dans cour commune, policier va pas là-bas. C'est nous on commande. Y'a pas l'argent, on se débrouille en ville.

L'intégration au groupe n'est possible que si l'on a grandi dans le quartier, et si l'on ne cherche pas à y développer des relations avec des personnes extérieures, assimilées à des « *zôgô* »¹⁶. L'existence de la bande organisée dans un sous-quartier d'appartenance s'inscrit dans l'histoire locale de la production de la violence.

Pour les jeunes évoluant en bandes organisées dits « microbes », le sous-quartier où ils sont nés et ont grandi représente un élément clé de leur identification. Chaque groupe est identifiable au « territoire » d'origine de ses membres. C'est ce qu'indique un agent du CCDO : « *Un sous-quartier sans groupe est un territoire sans propriétaire sur lequel toutes les autres bandes peuvent venir produire impunément de la violence* ». Par ailleurs, selon l'enquête de terrain, différents groupes peuvent exister dans un même sous-quartier. L'espace a souvent déjà été « maîtrisé » par différentes générations de caïds dont les plus jeunes n'assurent que la relève. Le meilleur indicateur de ce passé de violence est le nom donné à ces sous-quartiers. Un ex-chef de gang apporte l'éclairage selon lequel : « *Chez nous, on a des grands noms comme « Marley », « Colombie », « Bronze », « Babylone », « Wô », « Jamaïque »¹⁷ (...) parce qu'on est pas n'importe qui (...)* ».

L'enquête de terrain a aussi révélé que les « microbes » mobilisent les jeunes filles exerçant les petites ventes, notamment celles impliquées dans la vente de « comprimés de rue »¹⁸, de jus, de sachets d'eau au sein des quartiers, sur les gares routières ou encore les gérantes des kiosques à café. Le recours à ces jeunes filles répond à deux logiques. D'une part, elles peuvent être mobilisées pour jouer le rôle de sentinelles ou « d'indics » pour accomplir certaines missions délictueuses du groupe. D'autre part, elles représentent un sujet de

¹⁶ Personne qui n'est pas initiée et ne partage pas la culture de la rue.

¹⁷ Marley, Colombie et Jamaïque font référence dans l'imaginaire abobolais au commerce de la drogue. Bronze est né du terme « Bronx », quartier historiquement violent de New-York, tandis que « Wô » est une transformation de « war », « guerre ».

¹⁸ Il s'agit de médicaments pharmaceutiques de contrebande ou même prohibés qui sont commercialisés sur des étales dans la rue. Ce commerce est très souvent associé au trafic de drogue.

confrontations violentes entre groupes rivaux, pour leur conquête. Le mariage n'est promis qu'à l'une d'entre elles.

La norme cruciale qui structure ces bandes d'adolescents dans les activités criminelles est le mode opératoire. Il est basé sur la prise d'assaut en grand nombre (une quarantaine) avec la rapidité et la violence. Equipées de toutes sortes d'armes, elles encerclent une zone fréquentée et ratissent en s'emparant, sans sommation, de tout ce qu'elles trouvent. A chacune de ces macabres opérations, on enregistre plusieurs personnes mutilées et des morts. L'observance de ces normes est un impératif car le "gbonhi" dispose d'une échelle d'autorité et d'une structure hiérarchique bien établies.

2.1.3 Codification de la structure hiérarchique

Cette structure est pyramidale. Elle s'inspire du modèle militaire dont elle tire certains éléments de langage ("Général", "lieutenant") et de modes de fonctionnement (avancement par grade dans la hiérarchie, méthode de déploiement quand ils opèrent de type bataillon). Selon la description faite par les enquêtés, notamment les ex-microbes, les "Gnambro" et les agents du CCDO, la structure hiérarchique du "gbonhi" se présente comme suit :

Le "*vié père*", aussi appelé "*général*", est au sommet de la hiérarchie. Il est l'aîné en qui les adeptes et les récidivistes se reconnaissent. Il est le mentor qui offre des opportunités "d'insertion sociale" aux cadets dans le "gbonhi" à travers leurs activités illicites et criminelles.

Selon Shaw et Kay (1969), ces "anciens" effectuent une sorte de contrôle social qui oriente et canalise l'activité des bandes de délinquants juvéniles. Comme le précise un agent du CCDO, le "*général*" est le dépositaire de l'histoire des activités du milieu. Ce dernier se pose comme un modèle, son charisme est en proportion égale aux hauts faits de violence qu'il aurait à son actif. Toutefois, sa position reste précaire car il peut être évincé par les autres membres par des

actes plus significatifs de violence. Celui qui établit le pont entre le "général" et les autres est le "lieutenant", encore appelé le "devant-ghonhi".

Il est à la tête du groupe des « microbes ». C'est le leader. Et selon Ismaël, cet ex-microbe, « *Il est le "bon petit" du vie-père* », c'est-à-dire le cadet qui se trouve sous sa protection. Dans sa stratégie de gestion du pouvoir, il interagit directement avec les "têtes-masses" qui sont les mobilisateurs des sous-groupes. Ces derniers conduisent la masse dans les actions de terrain. Chaque tête-masse a un sous-groupe sous ses ordres dans lequel se trouvent des "varans", explique un agent du CCDO.

Les "varans" sont réputés en termes d'efficacité dans les attaques. Très actifs, ils n'hésitent pas à user de la violence pour arriver à leurs fins. Les Gnambro questionnés rapportent que ces derniers ne rentrent jamais bredouille de leurs attaques quand même les "têtes-masses" rentrent bredouille. A la fin de la chaîne se trouvent les *gros-chats*. Ces derniers s'identifient au groupe mais participent plutôt comme des suiveurs, sans prendre d'initiative. Ils sont perçus par le groupe comme des "peureux". A cet effet, comme le souligne un "ex-varan", l'intégration des "peureux" n'est pas encore effective. Une intégration totale au groupe confère des prérogatives.

2.2.- Enjeux de la culture

Les enjeux de la culture se dégagent à partir des points suivants : la quête de reconnaissance sociale, la voie de solidarité et de protection, et le nouveau modèle de réussite sociale.

2.2.1.- Quête de reconnaissance sociale

Bien que les trajectoires qui mènent vers la violence des « microbes » soient diverses, le basculement s'inscrit dans une fracture de choc familial, économique et social, selon l'enquête de terrain. Le comportement antisocial se développe dès lors que le processus d'apprentissage social est perturbé et que le cadre familial constitue un facteur criminogène.

Dans cette logique, un « microbe » gardant l'anonymat nous révèle: « *Mes parents sont "dja"¹⁹. J'ai quitté l'école pour suivre mon grand frère qui est Gnambro, c'est lui qui m'a envoyé chez les vie pères. Je suis devenu un "dur gars" que tout le monde respecte (...)* ».

Bendjellit (1997) précise que lorsque l'adolescent est profondément affecté par les conditions sociales, économiques (...), il se retourne vers le monde extérieur pour y puiser de nouveaux supports identificatoires plus conformes aux aspirations évolutives à son âge. Car il traverse une période dominée principalement par la quête de soi. A cette période, il vit une crise profonde dont la caractéristique essentielle est l'altération de l'estime de soi (...). A cet effet, deux policiers indiquent : « *La faim, l'abandon des enfants par les parents, les humiliations qu'ils subissent par leurs camarades, les poussent aussi à devenir des « microbes, parce que ce n'est pas facile pour eux. Mais, nous nous faisons notre travail. C'est dommage, mais c'est comme ça* ». Un autre policier renchérit en ces termes : « *Ces enfants-là*

¹⁹ Argot ivoirien désignant la mort

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

sont des voyous. Ils sont nés avant la peur, avant le danger. Souvent quand, on leur tend la main, ils refusent parce qu'ils se plaisent dans ce qu'ils font ».

L'apparition des bandes délinquantes écumant les rues par la violence, Cohen (1955) l'explique par l'intense frustration qui provient d'une perte d'estime de soi des enfants issus des milieux défavorisés qui se retrouvent face à un monde façonné par les valeurs de la classe moyenne. Les bandes ont pour fonction de permettre à ces adolescents de retrouver le respect d'autrui à travers les autres membres de la bande, qui seuls vont vraiment compter.

A ce stade, Chobeaux (2004) indique qu'une fuite est nécessairement revendiquée comme un choix pour pouvoir continuer à exister. Ce décrochage social se poursuit par une lune de miel avec cette forme de vie, un sentiment de liberté totale, d'absence de contraintes et de limites. Le monde de la rue et sa liberté apparente jouent comme un puissant attractif, un nouveau cadre de référence qui oblige à innover face aux nouveaux défis.

17

Un autre « microbe » interrogé nous donne son avis sur cette pratique : « *Quand on est pauvre, c'est pas facile, on souffre dans les ghettos, les gens ont "percé"²⁰, nous aussi on a percé. Faut "avoir cœur"²¹ pour faire notre travail (...), on parle de nous partout même dans télévision ».*

L'utilisation de la violence n'est pas gratuite en soi. Elle s'inscrit dans un contexte où la violence est perçue comme un tremplin social. La violence perpétrée par les enfants dits « microbes » est un instrument de promotion rapide, indépendamment de l'âge. Ainsi, certains parents ayant en charge une grande taille de famille encouragent leurs enfants à cette pratique. La violence est également valorisée par le mythe de bravoure et de puissance véhiculé par des figures emblématiques d'anciens caïds de la rue. Ce mythe alimente des

²⁰ Idem qui signifie réussir

²¹ Idem, être courageux ou téméraire. Ne pas reculer devant le danger.

rêves de reconnaissance sociale par la force, dans des quartiers où l'école ne génère plus de modèles de réussite. Ainsi, les enfants intègrent ces bandes d'enfants « microbes » où ils se sentent en "sécurité".

2.2.2.- Voie de solidarité et de protection

Il a été donné de constater suivant l'enquête de terrain que le groupe est la récréation d'un ordre familial, syndical, religieux et éducatif avec des modèles, des normes et des références qui l'organise. Cette association entre pairs qui présente des comportements déviants est un espace propice pour le modelage et le renforcement de ces comportements, ainsi que pour la transmission des valeurs les favorisant.

La discipline y est instaurée et des plans d'actions plus sophistiqués sont élaborés. C'est une mafia en constitution. En riposte aux attaques perpétrées contre les « microbes », ces derniers réagissent violemment par un mot d'ordre en causant beaucoup de victimes.

« Quand on est traqué » souligne un nouveau présumé chef de bande, *« on appelle renfort aux autres éléments. Tout le gbonhi est sur le terrain pour le combat »*.

A cet effet, le rôle des compagnes féminines, est capital, à l'abri de tout soupçon, ce sont elles qui par leur mobilité à travers la vente ambulante alertent toute la bande en cas de représailles indique un agent de CCDO.

Guidés par l'instinct de survivre dans la recherche de l'innovation culturelle et du succès, les actes exploratoires des délinquants, selon Cohen (1955), sont conduits simultanément (en interaction) par plusieurs individus. Un individu fait un pas en avant, vérifie que les autres "suivent", puis un autre individu fait un nouveau pas en avant, chacun vérifie que les autres ont emboîté le pas, et ainsi de suite. De cette façon, chaque individu teste si les autres sont réceptifs à l'innovation. A l'issue de ce processus, auquel chacun des individus concernés a participé sans savoir où il aboutirait, apparaît un nouveau cadre de référence, un nouveau système de valeur, permettant de résoudre le problème initial. Pour l'auteur, l'existence préalable d'un ensemble d'individus concernés conditionne l'émergence de ce résultat, l'émergence d'une sous-culture qui se perpétuera si elle permet à ses créateurs de résoudre leur problème initial. S'approprier les

normes disciplinaires et d'apprentissage pour une intégration totale reste un défi.

Comblant le vide laissé par l'affaiblissement de l'éducation communautaire « traditionnelle », ce cadre de socialisation et d'éducation prôné par les "microbes" intègre d'autres enfants à la marge, les conduisant vers la violence. Cet "accompagnement" est assuré par les mentors, c'est-à-dire les «vié-pères» du groupe qui se font une place dans la société à travers l'emploi de la violence. Certains parents, se sentant impuissants, vont même jusqu'à leur confier leurs enfants. C'est ce que nous raconte un ex-chef d'une bande par ces propos : *«Beaucoup de parents viennent nous voir. Pardon, je ne comprends plus mon enfant. Je lui parle il m'écoute pas. A la maison, il ne respecte plus quelqu'un. Il est toujours dans la rue. Il ne rentre pratiquement plus à la maison. Pardon, je te le donne. Faut faire quelque chose [...] C'est ton petit frère, faut le surveiller.»*

Cette manière reste une ruse pour les parents de conduire leurs enfants dans la pratique. C'est ce que souligne un riverain en ces termes : *«Qu'est-ce que les parents font pour que leurs enfants ne soient pas « microbes »? Les parents eux-mêmes donnent des talismans aux enfants afin d'être invincibles. Ils apprécient cette forme de violence.»*

19

Certains parents vont même plus loin pour s'interposer lorsque les forces de police organisent des descentes dans leurs quartiers, convaincus à tort ou à raison que leurs enfants sont plus des victimes de la brutalité des autres que des porteurs de violence. Ce comportement des parents est un facteur prédictif du comportement déviant de l'enfant.

Au-delà de la violence qui peut y être exercée, l'adolescent retrouve dans le *ghonbi* un encadrement disciplinaire, une écoute et un pouvoir décisionnel, ainsi que des liens affectifs dans une famille nouvelle. Du fait de ces liens, le groupe d'appartenance met en place un dispositif pour protéger et accompagner le jeune dans son évolution sociale : prise en charge financiers et matériels pour les événements heureux (promotion) comme malheureux (perte ou blessure d'un des leurs). Cette idée est précisée par un Gnambro : *« On n'est pas n'importe quel groupe, on est une vraie famille, on se protège, on se dénonce pas. C'est notre loi (...)».*

Les microbes ont une approche particulière qui les différencie des autres groupes porteurs de violence. C'est sa vocation à apporter sécurité aux membres. Les liens sociaux semblent incontestés. A cela, les relations de pouvoir et de "promotion sociale" sont régulées.

2.2.3.- Nouveau modèle de réussite sociale

Contrairement au jeune inscrit dans la phase de l'errance qui vit dans l'immédiateté et qui cherche à satisfaire ses besoins journaliers (dormir, manger...) sans aucune projection dans l'avenir, le « microbe » quant à lui, se projette. L'agir délinquant de ce dernier permet d'obtenir certaines gratifications plus rapidement et plus facilement que le respect des lois. Cette violence émerge également en réponse à des problèmes de statut. A ce titre deux Gnambro déclarent : « *On gagne beaucoup de blé chap chap²² (...) y'a rien dans école ça perd le temps* ». Ils jugent le temps de l'apprentissage trop long et peu gratifiant.

Freeman (1995) sur la question, émet une préoccupation selon laquelle la délinquance pourrait augmenter car elle constituerait alors un revenu de remplacement ou d'appoint non négligeable. Plusieurs agents du Centre de Coordination des Décisions Opérationnelles (CCDO) retraçant le parcours de ces jeunes apportent l'éclairage selon lequel « (...) en Côte d'Ivoire, depuis les années 1990, les loubarde et vieux pères du ghetto, comme les partis politiques et les syndicats, ont pour habitude de s'acheter les services d'hommes de main pour exécuter quelques basses œuvres (...) Aujourd'hui ce sont ces gamins qui sont objet de location (...) ».

Un autre agent précise : « (...) Marquer les esprits par des actes de violence peut amener ces derniers à la gestion d'un «fumoir», ou l'entrée dans un syndicat »²³. En effet, ces jeunes dits « microbes » sont recrutés dans le milieu du transport routier, par

²² Argot ivoirien signifiant avoir argent rapidement

²³ Regroupement de plusieurs catégories d'acteurs dans le milieu du transport (transporteurs, propriétaires de véhicule, chauffeurs).

les syndicats pour opérer des remontées ou encaisser. La gare routière devient alors un espace d'autopromotion par la force. C'est également un des secteurs informels qui embauche le plus de jeunes chômeurs. Par ailleurs, le milieu du transport, seul secteur économique véritablement développé dans la commune, est le nœud de tous les trafics et des luttes de pouvoir violentes face aux mannes financières générées. Les jeunes s'orientent en masse vers ce secteur.

Les leaders de ces trafics recrutent et mobilisent des jeunes évoluant en bandes, dont lesdits « microbes », pour sécuriser les sites, commercialiser et consommer les produits.

Cette ascension est tacite. Elle dépend des actes de bravoure que le jeune pose sur le terrain. Quand celui-ci revient vivant, malgré des actions risquées, il gagne l'estime de ses pairs, et on lui octroie plus de responsabilités. Leurs cicatrices sont donc des éléments importants de leur réputation. Elles témoignent de leur avancement et de leur invulnérabilité. Comme le relève un agent des forces de l'ordre interviewé, « *L'âge n'importe pas en ce qui concerne les grades, (...) l'important est la capacité à produire de la violence ainsi que la réputation qui en découle. Plus celle-ci est avérée et reconnue, plus l'ascension du jeune est assurée dans son groupe (...)* ».

Freeman (1995) conclut, à cet effet, que ces jeunes délinquants peu qualifiés peuvent décider de ne pas se présenter sur le marché du travail et recourir à la délinquance pour se procurer des ressources. Un autre élément d'identification caractéristique de ces groupes est la renonciation au nom de l'état civil au profit de pseudonymes. Cette norme reste un préalable à la réussite sociale. Pour exister dans le groupe, les jeunes se construisent de nouvelles identités grâce à l'adoption de surnoms, expression de leur degré de nuisance. « *On a les vrais noms comme "dragon", "wô fils", "attaquant", "fou silencieux"* », nous rapporte un ex-microbe. Concernant le mode d'attribution de ces surnoms, deux cas de figure se présentent. Dans le premier cas, le groupe reconnaissant la prouesse de l'individu en termes de « violence » l'identifie à un personnage héroïque dans un

film, à un caïd actuel ou un ancien très influent dans son environnement et lui attribue le « surnom » de ce dernier. Dans les imaginaires de ces jeunes, le nom dont on est affublé « agit ».

Les propos de Madou, un présumé chef de bande, traduisent cette croyance : « (...) *Qu'est-ce qu'est plus grand que la mort ? Rien ? C'est quand tu n'as pas peur de la mort, que tu tues l'homme n'importe où et n'importe comment (...) On te donne gros nom, quand on dit ton nom comme ça, même les vie-pères s'inclinent parce que y'a respect (...)* ». Dans l'autre cas, la reconnaissance de la « loyauté » de l'individu par le groupe, lui confère un nom, ce qui reste une prérogative. Ici, ce sont les membres du groupe les plus actifs et profondément ancrés dans la culture du groupe qui reçoivent cette reconnaissance.

Par ailleurs, l'adage populaire du monde de l'apprentissage selon lequel « *le disciple est appelé à être plus grand que le maître* » est aussi valable dans le milieu des "microbes". Evincer la hiérarchie par des actes de violence plus significatifs, parvenir à être un "général", disposer sous ses ordres plusieurs centaines de

jeunes, conquérir un territoire et en être le maître est une réussite sociale. Ce nouveau modèle de réussite sociale reste un appât pour les jeunes qui se situent dans la phase d'errance, c'est-à-dire les "promeneurs" selon l'expression de Kay (1955), ou les "athlétiques" selon Sutherland (1983). Dans ces quartiers pauvres, d'autres jeunes peuvent voir et connaître des anciens qui ont réussi dans le gangstérisme. Les plus promeneurs peuvent être recrutés et formés par les anciens criminels, qui à leur tour inciteront d'autres jeunes à se tourner vers cette sous-culture criminelle. Ce qui laisse voir la prolifération de ce phénomène des enfants "microbes". Les résultats révèlent que le groupe confère à ses membres la reconnaissance sociale par l'usage de la violence. Il constitue un canal de solidarité et de protection, et de nouveau modèle de réussite sociale en fonction des normes et des références qui l'organisent.

Discussion

Le phénomène des enfants dits « microbes » est un phénomène de marginalité et d'exclusion sociale. Le basculement s'inscrit dans une fracture de choc familial, économique et social. L'étude s'inscrit dans la théorie de la transmission culturelle. Les comportements agressifs et violents des enfants dits « microbes » sont des réponses apprises de la frustration. L'apprentissage se produit en observant les modèles de ce type de comportement chez les pairs, dans les familles, dans les médias en tant qu'instruments destinés à atteindre des buts et des enjeux. Cette pratique est une contre-culture en rupture avec les agents et processus classique de socialisation. La rue est le lieu des pratiques délictueuses élevant la "débrouillardise" en norme. Selon l'enquête de terrain, cette théorie de la transmission culturelle est limitée en ce sens qu'il ressort que les enfants en conflit avec la loi sont plutôt des victimes de l'échec des politiques et des familles à leur assurer une éducation. Cette réalité convoque la théorie du contrôle social.

Théorie selon laquelle les liens qui rattachent les enfants aux autres membres de la société ordinaire par l'intermédiaire de groupes tels que la famille, l'école, le milieu professionnel, etc. se trouve distendus ou même rompus. Dans ce cas, l'agir délinquant permet d'obtenir certaines gratifications plus rapidement et plus facilement que le respect des lois comme le remarque Hirschi (1977). Dans cette même approche, Farrington (1986) spécifie que le comportement antisocial se développe lorsque le processus d'apprentissage social se trouve perturbé par une discipline erratique, une surveillance insuffisance, une dysharmonie parentale. En un mot, lorsque le cadre familial constitue un facteur criminogène.

En outre, l'étude révèle que ces enfants sont issus des milieux défavorisés, ce qui traduit les prémices de la théorie de la délinquance juvénile de Sutherland (1983). Selon l'auteur, le taux de délinquance est élevé dans les quartiers pauvres. Un adolescent sociable, actif et athlétique a une forte probabilité de rencontrer des adolescents délinquants, d'apprendre d'eux les techniques et les

valeurs délinquantes, et de devenir lui-même délinquant. La prolifération de cette forme de délinquance juvénile s'explique par ses normes caractérisées par la violence et ses enjeux en termes d'opportunité. Ce qui conduit à un "décrochage social". "Décrochage social" qui provient d'une nouvelle forme de culture de la rue. Le monde de la rue et sa liberté apparente joue comme un puissant attractif, un nouveau cadre de référence selon Chobeaux (2004).

Une fois à la rue, les enfants affrontent de nouvelles formes d'interactions sociales, car la rue n'est pas seulement vouée à la simple circulation, c'est un lieu, mieux un milieu, où tous se côtoient, se frôlent, discutent, se disputent et se succèdent. L'enquête de terrain révèle que c'est dans la rue que la marginalisation devient une expérience sociale partagée, pour les «microbes» à partir de normes et enjeux bien établis. La violence répond à un besoin de se recomposer en l'absence d'une autorité parentale réelle et de se construire en s'inspirant de modèles d'autorité et de réussite sociale qu'offre cette rue. Les résultats de l'enquête confirment les deux hypothèses de recherche selon lesquelles :

- Les normes conférées à cette nouvelle forme de culture entretiennent la propagation du phénomène.
- Les enjeux liés à la pratique de cette nouvelle forme de culture en termes d'opportunité renforcent la prolifération du phénomène.

Cette visibilité sociale de la rue dans sa dynamique a été relevée par Morelle (2006) dans son chapitre sur une micro géographie de la rue, la rue du lieu ou milieu. En effet, l'auteur dans son ouvrage précise que c'est à partir des années 1990 que l'idée de l'émergence de « sous culture de rue » via l'inventivité de ceux qui l'occupent dans les villes en Afrique a connu un essor considérable. En contrepoids légitime à une vision misérabiliste de ces mégalofoles « en crise » qui charrient leurs cortèges de marginalisés, naît un discours riposte sur la créativité et les capacités d'adaptation à des situations précaires. D'où la construction sociale d'une sous culture urbaine dans les « under ground » (bas

quartier) des quartiers populaires. De ces zones marginales, l'auteur met en lumière l'exceptionnelle créativité culturelle qui impose les jeunes à l'ensemble de la société.

L'impact de la trame du film *La Cité de Dieu*, l'identification à un personnage héroïque dans un film concernant le mode d'attribution de surnom sont des déterminants qui relèvent du pouvoir des médias et donc du paradigme des effets directs des médias. Leur capacité à manipuler à loisir les esprits dits faibles notamment les enfants, est l'une des formulations les plus abouties de cette crainte qui remonte au viol des foules, publié par le socialiste allemand Tchakhotine. Selon l'auteur, le rapport entre le public et les médias est pensé en termes de dépendance, de conditionnement ou de manipulation. Rapport qu'expriment les enfants dits « microbes » par leur furia. Au vu des résultats, l'historicisme convoqué comme méthode de recherche met en exergue la recrudescence d'un phénomène né au lendemain de la crise postélectorale de 2011. Les déterminants que sont la conjoncture sociale, économique et politique, constituent les boucles de causalité qui se succèdent sans cesse et perpétuent cette nouvelle forme de culture de la rue que ce phénomène des enfants dits « microbes » secrète.

Conclusion

En définitive, l'engagement des enfants dits « microbes » dans le "*gbonbi*" dans la commune d'Abobo n'est pas une simple conséquence de la pauvreté des ménages dont sont issus les enfants. Le groupe représente une opportunité pour ces derniers « de devenir quelqu'un », de sortir d'une « invisibilité sociale ». Au contraire de leur famille, de l'école et de leur communauté, le "*gbonbi*" offre un filet social, des liens d'appartenance forts, des perspectives d'ascension sociale, ainsi qu'un ordre, des normes et des modèles d'autorité et de réussite à suivre. La construction identitaire et la valorisation de soi à travers le groupe sont des facteurs déterminants dans la trajectoire empruntée.

Bibliographie

Agence d'Études et de Promotion de l'Emploi (AGEPE), Situation de l'emploi en Côte d'Ivoire en 2012, Juillet 2013.

Banegas, R. (2010). La politique du "gbonhi". Mobilisations patriotiques, violence milicienne et carrières militantes en Côte d'Ivoire, *Genèses*, 4/2010, (n°81), pp.25-44.

Bendjellit, S. (1997). *L'identité et les problèmes d'intégration chez le jeune issu de l'immigration maghrébine*, Diplôme Professionnel Supérieur des Sciences de l'Information et des Bibliothèques, ENSSIB.

Bonnassieux, A. (1987). *L'autre Abidjan : Chronique d'un quartier oublié*, Paris, INADES et Karthala.

Chobeaux, F. (2004). *Les nomades du vide*, Paris, Editions La Découverte.

Cohen, A.K. (1955). *Delinquent Boys. The Culture of the gang*, New York, The Free Press.

Cusson, M. (1992). Déviance, in R. Boudon (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, pp.389-422

Dubet, F. (2001). *La galère: jeune en survie*, Paris, Fayard.

Freeman, R., (1995). The labor marker in J. Q. Wilson et J. Petersilia (Ed. *Crime, San Francisco*, ICS Press, 199a, p.178-180.

Gingas, F-P. (1993). «La théorie et le sens de la recherche», Benoît GAUTHIER, dir., *Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données*, 3^{ème} édition, revue et augmentée, Québec, Presses de l'Université du Québec.

Hirschi, T., (1977), Intelligence and delinquency: A revisionist review, *American Sociological Review*, vol. 42, pp.571-587.

INS (2012). *Enquête sur le niveau de vie des ménages de 2011 à Abobo, Yopougon et à l'ouest*, Décembre 2012, INS, PNUD.

Kouakou, C. et Koba, A. (2015). *L'emploi des jeunes en Côte d'Ivoire: une étude diagnostique*, Canada, Ottawa, CRDI.

Kouamé, Y. S. et Moltes A. (2015). *Exister par le "gbonhi", Engagement des adolescents et jeunes dits 'microbes' dans la violence à Abobo*, Rapport de recherche participative, Interpeace, Indigo, Abidjan, février 2017.

LEBLANC, M. (1996). La délinquance des jeunes, *Revue Notre-Dame*, Québec: N°7, pp.1-13.

Violence et culture de la rue dans le district d'Abidjan: cas des enfants dits « microbes » dans la commune d'Abobo.

Marty, F. (2002). Introduction, in François DUMAS (éd). *Le jeune délinquant*, Paris, Désir/Payot, pp.1-24.

Morelle, M. (2006). *La rue des enfants, les enfants dans la rue*. Paris, CNRS, pp.22-23.

Shaw, R. et McKay, D. (1969). *Juvenile delinquency and Urban Areas A Study of Rates of delinquency in relation to differential characteristics of local communities in American*, The University of Chicago Press, éd.

Sutherland, E. H. (1983). *White Collar Crime. The Uncut Version*, Holt, Rinehart & Winston.

Tchakhotine, S. (1992). *Le viol des foules par la propagande politique*, Paris, Gallimard.

Varenne, L. (2012). « Abobo la guerre: Côte d'Ivoire, terrain de jeu de la France et de l'ONU », Paris, Fayard.